

BERICHT AAN DE VLAMINGEN

Vlaming, pissebloem!

Kroon op de mesthoop, bermkruid,

duizendmaal vertrapt,

klatergoud, brutale zon,

kippenvet, graanveld,

waar zijn de zomers heen vol van tarwe en gerst?

Sublieme composiet, jij straalt naar alle kanten,

bij vriend en vijand klant.

Jij Hollands weeskind, Franse provinciaal,

je schraapt Bourgondische potten leeg,

je vaderen streden voor een taal

die moederspraak moest heten,

maar opgetekend stond in een

noordelijke bijbel . En moeder Vlaanderen

besmeerde haar magere woorden

met smout van eigen zwijn.

Je leeuw, grote klauwzeerlijder,

weggesleept uit het zand van zijn geblakerde Oosten

naar beemden in een mistig Westen,

hij is, je leeuw, op jacht door de verkavelingen,

overreden tussen Kortrijk en Gent.

Uitgebeend tot stramme strepen,

ziedaar je leeuw, asfaltzwart,

een knooppunt van autosnelwegen,

opritten, afritten, invoegstroken

klieven door je knalgele vaandel.

Op al je weiden als wiegende zeeën
bloeien de huizen, miljoenen
versteende papavers.

Pissebloemen? Ach, een kind blaast ze weg,
weerloos zijn ze, pluis in de kop,
in de stengels moedermelk.

Laat je meedrijven, pluizige
nietsnut op de wind,
waarheen, wie zal het zeggen?
Buiten de buitengewesten, zweef mee
over de Ardense wouden, over Maas en Schelde,
verder, tot ver achter de bedorven zee.

Geert van Istendael

AUX FLAMANDS

Dans ce que je dis,

Il n' y a pas l'once d'un mépris dormant
Je suis partisan d'aucun parti pris,
Comme toi, comme lui
J'ai la Belgique pour plat pays,
Fils d'immigrés
J'y suis né, j'y vis et j'y ai grandi,
Comme toi, mes parents y ont bossé toute leur vie
Je n'ai pas de barrières entre les langues et les origines,
J'imagine que la différence me construit,
Connaître l'envers des communautés me fascine l'esprit
Facile de jouer les victimes façon «Vlaams belang »,
To be or not to be facho ? Paranos ?
Est-ce une question d'argent, d'estimes ou de langue ?!
En tout cas, je sais bien que ce serait trop bas de généraliser,
Pas besoin d'analyser, comme pour le FN avant de régner faut diviser
Et toujours les même qui seront visés, la même chanson, les même
visées

MAIS

Les flamands valent beaucoup mieux que monsieur l'hiver

Et ça, du wallons au bruxellois, c'est clair que tout le monde le sait,
mon frère.

Ce n'est pas du boniment

Je m'en fous des guerres de camps,

De tous ces cancans, de tous ce mépris des accents

Moi ce qui m'importe,

C'est tout ce qui se passe dans le monde aujourd'hui et maintenant :

Tout est possible et tout devient d'un coup magique et éloquent
Quand par un élan de partage des langages aussi créatif que
résonnant,
Une pléiade de paroliers ouvre une porte donnant vers un modeste
rassemblement
Et pourtant sans se ressembler vraiment.

Fraternellement, tous issus d'horizons aussi libres que le goéland
Alors franchement qu'on soit Arno, Clouseau, Adamo,
Willy Thomas et j'en passe...

Bien que tous artistes de renom aux grands talents
Mais cependant

Je voudrais surtout plaider pour leur humanité qui ravive nos âmes
d'enfants

Qu'on soit noirs ou blancs,

On reconnaît la marque des grands par la force d'être tolérant

Et moi, simple slameur des nouveaux temps,

En fait, comme beaucoup de gens

Je suis ni anti-wallon, ni anti-flamands

Je reste intelligemment **ANTI-CON** et ce depuis un sacré bout de
temps

Mais j'ose le dire tambours battants

même si ça devait faire grincer certaines dents...

Comme on dit : on ne vit qu'une seule fois et on meurt pour si
longtemps...

Dank u, Merci, Shoukran...**Beste feesten voor iedereen !**

Manza

AS LINGUAS DO PARAISO

Cando eu era pequeno, ben pequeno
na idade asustadora das preguntas,
u-lo paraíso? , demandei.

Pai, sen dubidar un intre, respondeu certo:
sempre entre dous ríos has atopar,
se así o procuras con afán,
o paraíso do que nunca sairás.

Entre dous ríos, pensei entón,
entre o Sarela e o Sar,
onde fica a casa dos avós, en Compostela.

Entre dous ríos, o paraíso, pensei de súpeto,
entón a lingua na que o pai fala
será por forza a lingua do paraíso.

Pasou o tempo, que tantas sorpresas procura,
na escola me contaran sen arroubo,
con rotundidade de dogma inventado:
"o paraíso está entre o Eufrates e o Tigris,
ríos afastados que lindan co deserto".

Saín ao mundo a recorrer distancias
e comprobei por min, con certo abraio,
que o paraíso ficaba alá nos trópicos,
entre o Congo nutricio ensanguentado,

e o Zambeze inzado de caimáns.

Un amigo que por alí viaxara,
dixo ser a Amazonía toda
coa súa rede milagreira de afluentes,
o paraíso perdido que soñaran
os ancestros que zarparan sen retorno.

Lin nun libro de viaxes á India,
do comezo do século pasado,
que entre o Ganxes e o Iamuna
puxeran os deuses o panteón brahmánico:
o paraíso a onde nunca se retorna.

O yin e o yang nos ríos inmensos
que percorren a China en mutación,
o paraíso confuciano e taoísta,
as tres Gorxas do río Yan-tze
e o Río das perlas, co seu alfoz precioso.

Agora estou aquí, nesta terra de acollida,
terra fértil, baril e agarimosa,
chaira do Mosa, do Escalda e dos canais
e sei de certo onde se encontra o paraíso,
ao que un día cheguei para ficar.

Nas rúas sons de cordas mesturadas
daquela as linguas que aquí se escoitan,

que falan os amigos e os veciños,
serán todas elas, pois, as linguas do paraíso.

Bruxelas, 9 e 10 de Xuño de 2007

Xavier Queipo

LETTRE AUX FLAMANDS

« ZONDER-SANS »

ALORS alors

il y a à Bruxelles

la journée sans voitures

et la ville la ville respire, respire,

Ah ça se sent ça oui

que les routes ont perdu leurs voitures

Ça marche dans les rues

ça roule à bicyclettes

ça fleurit les poumons

Et je propose aussi

je propose au roi aux ministres aux flamands aux francophones aux
multiphones aux enfants aux vieillards aux brailards aux plantes et
aux animaux,

aux poussières aux brindilles aux étoiles à tout le monde

je propose oh oui pour commencer

je propose une journée sans paroles

Tu sais c'est une journée extraordinaire

on se serre les mains on s'accolle les épaules

on s'envoie de la lumière avec les pupilles

on invente une langue une langue pour les paupières

et on entend les sons fantastiques

qui couraient incognito dans la ville

Je propose je nous propose

ce qui peut nous relier

au-delà de nos langues

de nos bibliothèques coupées en deux
de nos forces économiques
de nos dépressions psychiques
Je propose la journée sans barrières linguistiques
Si on veut dans celle-là, on parle avec les mains
Et puis et puis la journée sans papiers
Les contrôleurs de nos identités
peuvent juste aller se rhabiller !
On organise le grand autodafé
de nos vies cartonnées !
Et si tu veux si tu veux,
ce jour-là tu changes de prénom
et tu t'appelles Abdel Loubna Alfred Peter Pol Lena
Marieke Josette Marilou Gabriel Nicole ou Frida
Yacinthe Rose Piment Rénilda Poivre et Tarattatatatata
et même Bruno Simon Lola ou Le chat
Je dis aussi qu'il y a la journée sans ordi
sans pc sans mémoire artificielle
Nous partons tous à la mer, de préférence à pied
nous marchons de Lasne près de Bruxelles
jusqu'au Coq du plat pays
Nos regards assoiffés se jettent dans l'horizon
Au retour nous marchons du Coq à Lasne en riant
et nous sautons allégrement d'un vocable à un autre
goeindag bonjour ik ben heureux je suis geluk
Et une journée sans gordel autour de Bruxelles
Un seul gordel immense de Bruges à Arlon
et de Liège-Luik à Mons-Bergen
et les cyclistes parlent un nouveau pidgin qui mêle toutes nos langues

Une journée sans comon, une journée sans fédéralisme,
une journée sans avion
ni sur Bruxelles ni sur la Flandres
et puis après, l'aéroport de Zaventem
posé sur une plaque à roulettes,
on le pousse à bras le corps
pour qu'il lance ses moteurs
de Tremelo de Tourines
de Rotselaar de Custinne
de Resteigne ou de Zottegem
Et puis aussi la journée sans clefs zonder sleutels
et toutes les portes sont ouvertes
battements d'ailes sur les trottoirs de Brussel
Et la journée sans toit
On tend des grandes toiles
En-dessous, on sirote le thé
et les sans-abris et les munis de maisons
se confondent s'asseyent papotent
babellers sur les voetpadden
Et je dis je dis aussi
qu'y a la journée sans-façon et sans cérémonie
de dag zonder partij sans-parti pris
et la journée sans faim la journée zonder einde
la journée sans fumée la journée sans pépin
la journée zonder familie en de dag zonder électrique
les étoiles scintillent dans la nuit
elles sont nos lumières ultra-publiques
Et la journée zonder schoenen
Celle-là ah celle là

elle est terrible cette journée-là
Tous les pieds délivrés galopent sur les pavés
une horde de va-nu-pieds déferle sur Bruxelles
En de dag sans drapeau sans coq et sans lion
une pluie d'iris tombe sur la Belgique
La journée sans frontière la journée sans-souci
La journée sans arrière-pensées la journée sans-le-sou
on donne on échange on troque nos brots
La journée sans vitesse et toutes nos guibolles
au rythme des boiteux des enfants des tortues
La journée zonder la journée sans sans sans sans sans
Et c'est beau c'est beau vraiment
tous ces jours qui se lèvent quand se finit la nuit
Et celui-ci, juste maintenant
avec ma langue qui pourrait égrener
des journées zonder jusqu'à la nuit
Et si un tremblement sismique
au milieu du pays
venait tout bouleverser ?
Ça précipiterait sans doute
le débat linguistique
Je ne sais trop où s'ouvrirait la terre
je tomberais en bas au creux de l'univers
sans envie de choisir.
J'aime tant nos accents
les noms des rues se chantent en multilingues
et mon âme s'abreuve de tous les paysages
Une lettre aux flamands ?
J'ai le cœur à Bruxelles

les pieds en Wallonie
les cheveux en flandronie
Je parle francophone
et mon sang coule 3/4 flamand
Allez allez allez, je me tais maintenant
Une envie me traverse, celle de faire avec.
Je vous salue, flandriens !

Laurence Veille

Geografisch

Wij stijgen af van kale heuvels,
wij strompelen naar bomen, griffen
met droge naalden vorst in schors.

Zwijg, heuvels. Dreig met uw kaken niet
de daken in uw okselholten,
beschaam vertrouwen in de ruigte niet.

En juich niet. Spreek door de keel van beken.
Woorden schrikken, fladderen op
naar dingen die zij zingen. Die wij zingen,
nooit raken.

Geert Van Istendael

(Uit: Taalmaschine, Amsterdam, Atlas, 2001)

Berceuse voor slapelozen

Zie je de schoorsteenpijpen op de daken, 's nachts?

Aan draden hangen ze, die zie je niet.

De sterren ken je, denk je, ver, daar boven,

het zijn de gaten waaruit draden hangen

en zware huizen worden neergelaten,

behoedzaam neergelaten tot ze rusten

op de kwetsuren van de aarde.

Vol balsem hangt de binnenkant van huizen,

vol donkerblauwe slaap

die langs de draden in de schoorsteen glijdt

en toedekt, luistert, troost

zoals een dak kan troosten.

Geert van Istendael

(Uit: Berichten, bezweringen, Amsterdam, Atlas, 2006)

« Dimensions démentielles... »

Un monde aux dimensions démentielles du haut duquel,
J'en ai vu des tours de démons vouloir s'accaparer les beautés du ciel.
Loué soit l'éternel, plus de peur que de mal, face à l'infâme,
J'en retiens mes larmes et laisse couler mon encre, couleurs de fiel,
Retrace le désarroi d'un quotidien dont je porte les séquelles !
Sur l'échelle du temps, autant de Satan à venir que d'avenirs
décadents,
Ce qui nous définit : des cas de barrages « dissidents »
Même si pour ce faire, on sera amené à se péter les dents
Sur leurs palmarès dépravants.
A la tâche toujours aussi détonant, à temps plein, en plein dedans,
Rien d'étonnant qu'on sache d'où vient le vent
Et c'est bien pour ça qu'on protège au mieux nos avants.
Rien de savant quand on s'avance mais on fera tout pour s'en sortir
sevrant
Mais néanmoins dans le camp de ces fervents paroliers
Qui peuvent se vanter d'être restés fidèles à leurs engagements.
Ni pour l'après, ni pour les devants, pour rien au monde, on se vend
À moins qu'un jour levant, ça fasse sauver femmes et enfants
C'est comme ça et pas autrement !

Autrement dit, on n'est pas du style à jouer les dandys.
A coup sûr, quand le verbe, on le brandit,
On n'est pas prêt d'arriver à la cheville du célèbre Gandhi
Mais au moins, on le sait et tu sais ce qu'on en dit :
« Pour nous, c'est cela même qui fera qu'on en sortira tout aussi
grandis. »

Tandis que le crime impuni continue d'opérer sous l'apparence
D'un tas d'hommes d'états sans le moindre états d'âmes
Pour un tas d'homicides...
Note ses tomes de génocides écrits de la main d'une tonne d'ânes qui
décident...
L'espoir de paix décède, le sens des valeurs cède
Le pas aux conflits d'intérêts, les guerres internes éclatent.
Les grandes puissances mondiales s'éclatent, plus rien ne les épate...
Mate leurs armées de l'air qui s'envoient en l'air
Avec une stratégie aussi meurtrière que Ben Laden
Et sa bande de psychopathes !
Capte frère, derrière le 11 septembre se cache bien plus qu'une date
D'une Amérique en deuil ou d'un G. Bush faisant péter les scores de
l'audimat !

Très tôt, j'ai percé leurs enjeux,
Rien d'extraordinaire, ni d'ingénieux !
D'autres l'ont fait avant moi et bien plus exposés,
pour finir parmi les persécutés sur un peloton d'exécutés.
Paix à leurs âmes, guerre aux infâmes, l'espoir s'étirole, la mort
s'affole !
Son asile le plus proche tient lieu dans ces folles assemblées du monde
moderne
à la main-mise sur le total contrôle
tirant leur couverture immunitaire à tour de rôles !
Des tours d'idoles qui s'élèvent à l'image de ce siècle monétaire
qui s'ouvre aux marchés du monopole
aussi vite que dans la merde, on dégringole !
Je n'fais pas du gringue aux mauvaises herbes !

Verbes acerbes sous gerbe de graines de vérités
que ma plume se plait à disperser
en ces terres aussi arides de cœur
que le triomphe du mal dans sa percée...

Manza

« Une approche... »

Je te décroche cette approche, rien que pour mes proches
Pas pour mes poches, je ne fais pas du rap qui écorche,
Pour finir au volant d'une Porsche !
C'est pour ma pomme si on m'en fait le reproche,
Âpres approches !
Non loin d'un regard extérieur
Mais qui provient directement de mon fort intérieur.
Et y'a intérêt à rester auteur et interprète à la hauteur,
D'un pessimisme pour chant de cœur.
Range tes projos, je ne suis pas ton chanteur !
Pour ta « dernière heure », je reste cet ennemi majeur,
Mangeur de couscous, « de tagine », une secousse dans tes urnes !
Ici, ça fait 40ans que ma présence gêne et déprime !
« n'hal waldék » au système qui opprime !
Et pour avoir profité « dél walidin », pour avoir offusqué le « méskine »

D'où l'heure est à la douleur, d'où le poids des leurres
Dis-leur bien que ça ne touche pas que les leurs...
Mais les miens aussi et en voici une approche : tangente
À des esquisses d'esquive à l'ennui,
Hymnes aux prises de risques, sur ma vie,
Ça n'a de prix ce qu'on te lâche sur disque,
Un mixe d'approches contestataires
Qui nous éloignent d'un tas de cons qui se tâtent
À de faux contenus trop terre à terre !
Naguère comme aujourd'hui, c'est frères contre frères,
Nerfs contre nerfs, les deux font la paire !

Rien à faire, ça continue à se faire

La peau à coups de bulldozers, des armées de tortionnaires

Aux menus des journées d'enfer : du mortuaire en entrée d'actualité,

Comme festin : un arrière goût amer de calvaire totalement crédité

Et pour dessert : on est convié à un sorbet de cimetières,

À vous dévorer les yeux ouverts !

« mmmmm, c'était bon, j'espère... »

Manza

Dende o alto

Dende o alto todo é distinto:
nubes de flamengos e de garzas,
volcáns con lagoas averdadas,
glaciares e moreas fluíndo cara ao mar.

Dende o alto a miseria non existe,
as sombras sobre as dunas non agochan guerra,
as placas de xeo non falan do inverno permanente,
os campos de algodón non son cemiterios de escravos.

Dende o alto todo é distinto:
cabalos quiméricos e fendas na rocha,
bosques arrasados polo lume provocado,
ruínas perdidas baixo un manto de area.

Dende o alto a miseria non existe,
as cidades calcinadas son estrelas nun firmamento verde,
as favelas fan bonito, coa súa combinatoria de cores,
as pragas de lagostas son nubes dunha brétema preciosa.

Dende o alto todo é distinto:
o gando vadeando alegre un río do Uruguai,
as aldeas de palafitas nas augas de Filipinas,
as caravanas de dromedarios chegando a Tombouctú.

Dende o alto a miseria é diferente,
agochase na inmensidade e non se ve.

Se cadra por iso as mentes ben pensantes
prefiren sempre as fotografías aéreas.

Xavier Queipo

A taberna submarina

Mergullada nos fondos lamacentos,
alá onde as correntes se entrecruzan,
ao pé do inmenso con que do mar despunta,
aquele que en Fisterra chaman O Centolo,
hai unha taberna de encontros e saudades.

Alí chegan cargados de historias e de lendas,
de anécdotas verdadeiras e de trolas,
de mundos inventados e pretéritos,
os que para sempre serán sal, e area, e auga,
po de algas e alimento de cazóns e patarroxas.

Contan de viaxes transatlánticos,
dos areais das rochas virxes, alá na Terranova,
do Mar do Rapaz e mais do Ruso,
do Mar do Milagre e os bacallaus xigantes,
puchos nun mar inzado de canóns e praderías.

Falan e non paran de falar
das sereas que se cruzaron perversas,
no seu periplo gris entre ondas de marea,
dos monstros que fixeron virar os seus navíos,
dos ventos de furacán e moito medo.

Contan do sol de media noite, das auroras boreais,
das illas dos Osos e o Cabalo, das banquisas de xeo,
das nubes de gaivotas e carráns, de mascatos e pardelas,

que rasando voan á espera da ración de magas,
que nun río de sangue descarga o trancanil do parque.

Falan sen acougo dos seus fillos,
do que para eles quixeran e xa nunca,
da ausencia das amadas e os amados,
do que puido ser e o mar levou entre as escumas,
con furia incomprensíbel e frialdade de lóstrego.

Contan e non paran de contar,
vellos Sinbad soñadores de historias,
de arneiros encastados nas inguas e nos pés,
que percorreron os sete mares e outros sete,
ata chegar de regreso a fin do mundo, no Centolo.

Falan de travesías e portos afastados,
de mulleres esquimós e capitáns escandinavos,
de matronas servindo nos navíos comunistas,
dos budas que os xaponeses alimentan cada tarde,
das miserias en Dakar e da riqueza de Cape Town.

Chegan de virar estraños tesouros no aparello,
luras xigantes e toneladas de ámbar gris,
atúns coma becerros e rodas de tractor,
restos de naufraxios e cadáveres palpitantes,
ánforas de viño e diamantes de coral.

Mergullada nos fondos lamacentos
ao pé do inmenso con que do mar despunta

hai unha taberna de encontros e saudades,
onde nas noites frías de temporal pechado
se escoita o rezo ancestral dos mariñeiros idos.

Fisterra, 2002, onde o mar abre camiños.

Xavier Queipo

État de marche - Etape 0

On peut être assis,
on peut être debout.

On peut rester sur place,
on peut être en mouvement.

On peut rester sur place en étant assis
ou rester sur place en étant debout.

On peut être en mouvement pour avancer
ou être en mouvement pour bouger sur place.

On peut avancer en étant assis,
on peut avancer en étant debout.

On peut avancer assis lentement,
on peut avancer assis à très grande vitesse.

On peut avancer debout sans bouger les pieds,
on peut avancer debout en marchant.

Tout homme véritable respire par les talons,
a dit Tchouang Tseu.

On peut marcher vite, on peut marcher doucement.

On peut marcher avec des chaussures ou sans chaussures,
à l'intérieur ou à l'extérieur, tout nu ou habillé.

On peut marcher avec un sac à dos un sac à main ou sans sac.

On peut marcher seul ou accompagné, avec un but ou sans but,
avec un domicile fixe ou sans domicile fixe, avec des papiers ou sans
papiers, avec une carte ou sans carte,
en étant joignable avec un portable ou sans être joignable sans
portable.

On peut marcher en prenant le chemin le plus court entre deux points
ou en prenant le chemin le plus long entre deux points.

On peut marcher pour flâner
on peut marcher pour rêver
on peut marcher pour rire
on peut marcher pour pleurer
on peut marcher pour prier
on peut marcher pour marcher
on peut marcher pour rien.

Quand je suis morte je ne marche pas.

Quand je marche je ne suis pas morte.

Quand je marche je défie l'attraction terrestre :

entre deux pas je flotte un tout petit moment c'est vrai.

Je peux marcher en Asie en Afrique en Amérique en Australie
en Patagonie au Mexique en France en Suisse en Wallonie en Flandre à
Bruxelles en Belgique.

Je peux marcher sur le bitume sur la poussière sur la terre sur l'eau
sur le verre sur le plastic sur le feu dans le vent sur la lune, depuis
1969 je peux marcher sur la lune.

Quand je marche dehors, je suis en relation avec l'univers.

« Bien que les pieds de l'homme n'occupent qu'un petit coin de terre,
c'est par tout l'espace qu'il n'occupe pas que l'homme peut marcher
sur la terre immense » a dit Tchouang Tseu.

Quand je venais d'apprendre à marcher, c'était difficile pour moi de
rester sur place.

J'ai appris à marcher pour m'éloigner de mes parents,
puis quand j'ai eu trois ans je me suis assise à l'école.

Je peux faire un métier où je serais beaucoup assise,
ou bien un métier où je marcherais beaucoup.

Je suis assise à la maison

pour manger pour travailler pour lire pour éplucher les légumes pour regarder la télévision pour prendre mon bain pour tricoter pour boire un verre pour me détendre pour téléphoner pour être devant l'ordinateur.

Je suis debout à la maison

pour éplucher les légumes pour préparer à manger pour courir au téléphone pour aller d'une pièce à l'autre pour nettoyer pour danser pour sauter de joie.

Je suis debout dans la rue

pour marcher d'un endroit à un autre pour faire les courses pour courir après le bus pour aller pointer pour manifester.

Est-ce que mon corps est en état de marche ? Est-ce que mon cœur est en état de marche ? Et mes poumons et mes souliers et mes paumes et mes sourcils et mon souffle ? Est-ce que mon souffle est en état de marche ?

Stevenson disait :

« J'ai deux docteurs, ma jambe gauche et ma jambe droite. »

Quand je marche ma pensée s'éclaire.

Quand je marche, je fais attention aux heures de l'univers et non à celles des trams.

Quand je marche je suis lente.

Quand j'ai l'esprit mécanisé, je perds la paix de mon âme.

Je suis une machine thermodynamique plus rentable que n'importe quel véhicule moderne et plus efficace que la plupart des animaux.

Je peux marcher par simple amour du vent et de la terre.

C'est l'histoire d'une fille, c'est l'histoire d'une fille,

elle tombe amoureuse de souliers rouges dans une vitrine.

Sa mère lui dit : non ma fille, ils sont trop beaux pour toi.

Et puis un jour cette fille, elle finit par les avoir,

et quand elle les passe à ses pieds,
elle peut plus s'arrêter de marcher,
de marcher autour de la terre, de marcher autour de la terre,
elle peut plus s'arrêter plus jamais
de marcher autour de la terre, de marcher autour de la terre,
avec ses souliers rouges, ses souliers rouges
qui marchent sans cesse autour de la terre,
qui la font danser, courir, sauter, trébucher, dérapier, marcher marcher
marcher marcher marcher marcher marcher marcher marcher marcher marcher
marcher marcher marcher marcher,
et pour l'arrêter, pour l'arrêter
il faut qu'on lui coupe
les
pieds.

Laurence Veille

Place du jeu de balle

Mi Aout 17h30

J'ai rendez-vous avec un enfant
rapeur qui ne vient pas
Ou bien suis-je arrivée
trop tard ?

Les arbres s'émerveillent
sans cesse entre la terre et ciel

J'ai rendez-vous avec deux oiseaux
ils volent au ras de la place
pigeons

J'ai rendez-vous avec
trois blacks qui n'écoutent personne
Avec Nao jupe verte bottes rouges
son amour et son enfant
qui passent au loin
parallèles

Lui pousse la poussette en courant
elle les rejoint

lui la devance

elle les rejoint

lui la devance en courant

elle les rejoint

et éveille en moi

le souvenir de Matthieu

pendu à jamais

au bout d'un arbre que je ne connais pas
dans une banlieue de Paris

J'ai rendez vous avec une femme seule
elle marche de travers
tripote ses cheveux
les relève
les lâche
les relève et les lâche
Et 4 personnes plus âgées
s'avancent face à moi
en levant les yeux
vers le cadran de l'église
« Notre Dame Immaculée
place du Jeu de Balle »
lit l'une d'elle sur la plaque
au-dessus de mon épaule droite
C'est le jour de Marie
aujourd'hui
maintenant je me rappelle
Et pour la deuxième fois
j'ai rendez-vous avec
l'homme voûté
cheveux blancs
gilet vert pâle tricoté
baskets beiges
mains croisées dans le dos
autour d'un parapluie bleu refermé
il passe en biais
Nonchalance de la mi-août
assise sur le banc
devant l'église Notre Dame Immaculée

Et trois personnes figées
sont des mannequins de vitrine
puis le petit enfant
tombe à genoux
aux pieds de sa maman
en poussant un
cri d'enfant
Et cet homme
tête baissée
chapeau feutre vert chasse
veston gris
jeans bleu
mains aux poches
Il traîne ses pieds
et les regarde
Et à la terrasse du café
juste à côté
une main qui le connaît
rabat le bord de
son chapeau
C'est la mi-août
sur le banc de la
place du Jeu de balle
aux interstices pleins
de débris mystérieux
J'ai rendez-vous
avec un petit gars
chanteur de rap
croisé hier au

Delhaize

Je suis assise

au bord d'une rivière

La clochette du glacier

sonne le ciel se couvre

de grisaille épaisse

avant la

pluie

je

rentre

chez

moi.

Laurence Veille